





**C'est ce qu'il s'était dit...**



**C'est ce qu'il s'était dit...**

Biographie

**Frédéric Paulo**

## Mentions légales

J'étais revenu de l'hôpital faire une radio de mes testicules à l'hôpital de Soissons là où j'avais posé mes valises au temps où les appartements se louaient comme propice à ses actions. Mon propriétaire le disait bien, il était fier mais le disait pas. J'avais monté les quelques marches pour ouvrir ma porte qui se trouvait au deuxième étage. J'avais sorti la grosse clé de ma poche puis avais ouvert en tournant la clé des deux tours que je faisais à chaque fois. J'étais en conflits avec ma mère c'est pour cette raison là que j'avais pris le journal et pris les devants à la location de cet appartement. J'avais laissé mes doubles rideaux ouverts de ma pièce principale et avais entendu quelques insultes qui fusaient de la fenêtre d'en face. Les jeunes étaient venus à une dizaine et m'avaient cherché des problèmes à la demande de la propriétaire de l'appartement là où elle vivait. J'avais refermé les doubles rideaux pour ne pas les voir. Après avoir entendu l'un d'eux crier fils de pute. J'avais rouvert mes doubles rideaux puis ma fenêtre. Je leur avais demandé ce qu'il y avait. Les insultes et les reproches avaient commencé. C'est au bout d'une vingtaine de minutes que l'un d'eux me dit de descendre. Je lui avais répondu j'arrive. J'avais été calmement à ma porte de garage. J'avais regardé par le trou de cette porte pour savoir si la personne était seule. J'avais ouvert la porte. Un arabe était là devant moi, puis

*C'est ce qu'il s'était dit...*

un type de mon gabarit était sorti de derrière le mûr et me regardait. Je les avais regardés, l'un d'eux me dit nous allons rentrer, l'arabe continuait de me regarder, son copain lui avait jeté un œil à son tour, puis l'arabe avait fait un pas pour pénétrer dans mon garage, l'autre avait suivi, j'avais reculé d'un pas, mettais arrêter, puis avais continuer à les regarder. L'arabe m'envoya trois coups de poings sur le visage, les coups ne m'avaient pas fait de mal pour un sous. J'envoyais un coup de poing à mon tour, le coup était envoyé dans le vide. Pendant que je me battais, l'autre me donna un coup de poing dans les côtes, j'avais arrêté de parler, il fût un silence total, j'avais entendu une de mes côtes claquée, j'en avais déduit que celle-là était casser, je mettais mis à l'écart d'eux en me penchant, j'attendais en leurs disant qu'il m'avait cassé une côte. L'autre avait dit que s'était bien, maintenant, ils mirent les choses au clair, je mettais fais un fist a la fenêtre, étant en succession suite au décès de mon père, j'avais le droit de faire ce truc con. Les deux compères étaient partis, j'avais refermé la porte de mon garage et avais attendu quelques instants, j'étais remonter chez moi et mettais mis en route une nouvelle fois pour l'hôpital. J'avais fait constater mes blessures, comme à chaque fois, les quelques heures d'attentes me fient monter dans les tours, je n'avais pas perdu la raison et mettais dis qu'il était préférable d'attendre. J'avais vu l'un des médecins, ma côte était bien cassée, ont discuta un bref instant et me donna quelque chose pour me soulager. Une ordonnance pour me rendre le lendemain matin à la pharmacie, comme d'habitude



*C'est ce qu'il s'était dit...*

j'étais reparti avec cette feuille utile à mes yeux, et sans prendre le risque de la perdre, j'étais rentré chez moi et mettais allonger sur le lit dans le seul but de dormir. Le mal quelques heures plus tard s'était fait ressentir, je ne tenais plus et avais été obligé d'appeler les secours. J'avais fait le 15 avec mon téléphone portable, le centre d'appel m'avait posé des questions, j'avais répondu du mieux que j'ai pu et leurs avaient signaler le mal à ma cage thoracique dû à cette côte de casser. Il m'avait dit qu'il allait m'envoyer quelqu'un et qu'il fallait attendre devant ma porte de garage. J'étais seul dans la rue. A minuit et quart les hauts parleurs de la rue du collège ne faisaient plus de bruits a diffusés de la musique en boucle, les quelques voitures passaient à vives allures, les lampadaires eux n'étaient pas éteints et les quelques personnes s'y aventurant avaient comme habitude il faut croire de s'y rendre qu'aux heures d'ouvertures des magasins qui trônaient dans cette rue. Je mettais mis a regardé en levant la tête dans la direction de celle qui avaient fait venir la dizaine de copains chez elle et attendais avec satisfaction l'ambulance qui devait venir me chercher. Au bout d'une quinzaine de minutes l'ambulance arriva, j'allais pour monter à l'intérieur quand une personne m'ouvrit la porte, je lève la jambe droite et continue de faire un effort et monte dans le fourgon des secours, le froid avait envahi l'intérieur du fourgon, le fourgon avait arrêter sur la voie en attendant qu'ils viennent me chercher. Je leurs avaient dit que j'avais mal, la personne au volant m'avait fait répéter plusieurs fois les choses que j'avais à lui dire et

*C'est ce qu'il s'était dit...*

qu'ils m'avaient fait croire qu'il allait démarrer pour l'hôpital. J'avais été obligé de m'en nerver. Le ciel de la pleine lune. Le vent des foudroyés, l'air frais et le froid du mois de décembre assez supportable pour une Picardie plutôt joviale pour un mois de novembre. La météo l'avait bien dit. Les ralentit de froids étaient là. Je mettais emporter, le chauffeur m'avait répondu et m'avait demandé ou j'allais. Peu de temps après, l'ambulance avait pris la route pour m'emmener à l'hôpital. J'avais vu le médecin, il m'avait fait une ordonnance avec des suppositoires à mettre, je lui avais bien dit mes allergies aux peluches de couvertures et au pollen de fleurs, il m'avait dit qu'il me donnait cela et que comme ça je ne reviendrais plus. Il m'avait fait une piqûre pour que soit moins douloureux, j'étais reparti en marchant jusqu'à chez moi. L'hôpital était en construction d'un nouveau service de radiologie. J'avais passé la porte et était arrivé à mon immeuble, j'avais déplié mon ordonnance et l'avais lu avec attention, j'avais vite compris que j'avais un médicament à mettre dans les fesses et cela m'avait fait rire, j'étais descendu de mon logement et avais été à la pharmacie la plus proche. Le pharmacien au beau costume en laine m'attendait de pieds fermes. Dans sa pharmacie le visage et ses yeux bien rivets sur moi, il devait pas m'aimer bien fort, je n'avais d'ailleurs jamais su pourquoi, je m'étais fait insulté et agressé, je pouvais porter plainte, les policiers quelques années plus tard avait pris la plainte d'une de leurs cliente habituel, mais moi les menaces, les internements psychiatriques parce que je faisais des lettres

*C'est ce qu'il s'était dit...*

contre eux qui refusaient que je porte plainte et de la prendre, les coups et blessures parce que j'appelé la presse et ses journalistes qui détruisent la vie des gens sur ceux qu'ils aiment détruire, je n'avais jamais compris pourquoi ils s'acharnés que sur certaines personnes et que les saloperies réprimés par la loi qui passé à la cour d'assise et au tribunal correctionnelle n'était pas publié dans le journal. Qui m'a valu une poursuite pénale.

J'avais eu la politesse encore de dire bon, bon puis au revoir. J'étais reparti de la pharmacie sans les médicaments, le pharmacien m'avait dit qu'il n'avait pas mes médicaments, le seuil de la porte vétuste, sa pharmacie déserte, les clients sur le trottoir des magasins bourrés de marchandises qu'ils n'arrivaient pas à vendre, la rue marquée les pas de portes de toutes sortes de marchandises, du flacon de vitamines, a la couture, aux pharmacies, aux boulangeries et a bien d'autres produits consommables ou non.

J'étais allé à la pharmacie d'a côtés cherché mes médicaments, j'avais pris un suppositoire, malade à cause de cela, j'avais arrêté de prendre le médicament et avais attendu que ma température redescendre. Deux ou trois jours plus tard ça allé mieux.

Plus malade, La pluie s'était mise a tombé, ma fenêtre ouverte, je ne revenais pas de ce qu'il mettait arriver.

J'avais ouvert ma porte d'entrée, la baguette chromée sur le seuil, je mettais demander ce que je pouvais bien faire pour m'occuper.

Je mettais assis sur la chaise de mon bureau et avais lu

*C'est ce qu'il s'était dit...*

quelques un d'entre pour passer le temps.

J'avais fait retomber la pression à cause de ce médicament que l'on m'avait donné. J'avais du mal à resté en place et avais attendu dans le calme. J'avais essayé de me reposer et attendais à cause de ce médicament que mon cœur ne s'emballé plus. Par la suite j'avais retrouvé la sérénité, les nerfs à fleurs de peau, dans le temps, il mettait venu à l'idée de me venger.

Avec l'envie de me venger, les nerfs était rester à vif des mois même des années j'avais l'envie de vengeance.

Ma sœur avait pris le relais, elle m'avait téléphonée alors que je ne la portais pas bien dans le cœur pour ce qu'elle m'avait fait dans la vie.

La pression avait commencé. La succession. Je venais de perdre mon père.

J'avais pris la route pour me rendre chez ma mère, elle habitait un petit village dans l'Aisne perdu a trente-cinq kilomètres de la seule ville et autant d'une ville qui ressemblait plus à une campagne qu'autre chose là où mon oncle lui avait trouvé un logement et ou le fourgon de déménagement avait mis tant de temps a arrivé.

Sur le parking, les pompiers arrivèrent, ma mère les avaient appelés en leurs disant que je voulais me suicider, ils s'étaient déplacés, je leurs avaient fait remarqués qu'une succession avait commencé, les pompiers repartirent sans chercher d'histoire, quelques semaines plus tard ma mère m'avait fait rentrée chez elle. Ma sœur avait appelé ma mère, au téléphone ma sœur lui avait dit que mon père était mort, qu'il fallait se déplacer, en

*C'est ce qu'il s'était dit...*

sourdine que l'on ne pouvait pas le voir, qu'il était trop tard pour aller là-bas, ma mère répondit sans laisser le moindre temps à une réflexion quelconque. Les choses avaient été dites, je mettais dis que cela ne servait à rien que je me rendre à la mise en bière. J'étais resté quoique. J'avais dit à ma mère que mon père était mort. Ma mère pleurait, comme si elle avait du chagrin ! Elle était soit folle, soit elle n'était pas libre de ses réactions. Comme folle, elle avait dû lui en faire voir de toutes les couleurs durant leur union. Ma mère m'avait dit que cela me dérangé pas. J'avais fait suivre les choses, était resté un petit peu avec ma mère et était rentrée chez moi le soir même avec le seul fourgon que j'avais, ma mère m'avait dit que j'étais méchant, les reproches avaient commencés, les accusations aussi, même si cela n'était pas vrai et que durant a peu près quinze ans de vie commune avec ma mère et plus de trente ans l'avoir côtoyé je n'avais jamais élevé la voix sur ma mère, était méchant ou agressif avec elle ou ne serais violentée ma mère par des coups, des propos ou bien même des mots. Je n'avais donc jamais eu de reproches venant de quiconque ou bien d'elle concernant mon comportement et quelques agressivités ou autres venant de ceux-là. Ma manière d'être était plutôt sympathique avec les autres comme tout autres personnes merdiques de ma famille. J'avais accusé le coup, j'étais arrivé avant de manger, ma mère m'avait fait a mangé, j'étais resté un petit peu avec elle et était reparti vers les 00h15 après avoir discuté de ce que ma mère avait droit de demandé suite à la mort de mon père.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

J'avais voulu retourner sur les traces de mon passé. La ville où j'étais né. Compiègne était à une quarantaine de bornes de Soissons là où j'habitais et où je n'aurais pas voulu quitter pour un boulet de canon. Je mettais enfermer dans mon appartement, j'avais passé la nuit avec une fraîcheur intense et la température dans la pièce ne dépassait pas les 8 degrés qu'indiquait le thermomètre que ma mère avait à son mûr et que le tableau digital affichait sur celui de la pharmacie de ma rue.

J'avais été matinal ce matin-là, je mettais levé à 8h00 du matin et avais mangé un ou deux croissants pour boire mon café au lait, le tout en sirotant un verre de jus d'orange en ayant la manie de regarder partout chez moi avant d'engouffrer la contenance de mon petit déjeuné avec tact et engouement avant de mettre mon bol dans le bac de levier et d'aller me préparer pour partir sur les pas de mon enfance et d'adolescence de jeune tourmenté que j'étais et de petit dealer sans peine que j'avais été durant lueurs du livre que j'avais lu et qui parlait d'un objet trouvé à la petite boutique du mec qui m'avait fait une facture quand à l'achat de celui-là.

J'avais enfilé une chemise et un bas de pantalon, ciré mes chaussures la veille et pris la route pour Compiègne avant d'être arrivé sur la route où mon ancien patron avait son entreprise.

La société était toujours là et son grand hangar aussi, laissé à l'abandon pour des poursuites judiciaires et pour des raisons qu'il était, la société n'avait pas eu un grand avenir et de mérite non plus, il faut dire que je ne l'avais

### *C'est ce qu'il s'était dit...*

pas aidé. Mr Colibeaux avait un grand centre d'intérêt pour sa société GELE, et la serrurerie était bien écrit sur l'enseigne tenu sur le poteau de sa clôture le long de la voie de la route de Choisy au bac.

J'étais arrivé, Compiègne fut la chasse et la résidence préférée des rois de France et de Napoléon 3. Compiègne est célèbre pour son château, sa superbe forêt et pour abriter la première université de technologie en France, l'UTC.

En chassée dans une forêt majestueuse, Compiègne fut la demeure de la plupart des rois et empereurs français.

Coincée entre le cours d'eau et la forêt, espace préservé, Compiègne ne peut s'étendre aujourd'hui qu'en s'allongeant vers le nord et vers le sud, le long de l'Oise.

#### Une cité royale

Des mérovingiens jusqu'à Napoléon 3, rois et empereurs aimèrent à séjourner dans le château de Compiègne. C'est notamment la que fut organisée la légendaire dictée de Mérimée.

Les demeures successives qu'ils y édifièrent furent consacrées au délassement et à la chasse, la cité royale fut totalement reconstruite sous Louis 15. Les armistices des deux dernières guerres y ont été signées.

Création royale elle aussi et terrain de chasse, des souverains français, la forêt de Compiègne est l'une des plus belle d'Europe.

Réputée pour ses futaies, ce site de 14000 hectares est peuplé de cerfs, de sangliers et de chevreuils.

L'agglomération chevauche l'Oise qui confus avec

*C'est ce qu'il s'était dit...*

l'Aisne (en bas). Va se terminer, venant de Paris, la voie navigable au gabarit européen, accessible aux convois poussés d'une capacité de 4000 tonnes, on doit la prolonger vers le Nord de la France au début du 21<sup>e</sup> siècle. L'axe fluvial se trouve renforcé par l'axe ferroviaire sud-nord menant de Paris à Saint-Quentin, Bruxelles ou la Ruhr.

L'axe routier, dédoublé sur chacune des rives de l'Oise. Se relie à l'autoroute A1 quelques kilomètres à l'ouest.

Compiègne doit sa fortune à sa position sur ce grand axe de communication européen mais aussi à son environnement forestier.

La forêt vient s'achever aux portes de la cité.

La ville s'étend tout entière à l'est de l'Oise tandis qu'à l'ouest se trouvent les communes suburbaines à Margny et Venette, avec leurs entrepôts et leurs usines installées près de la rivière navigable à grand gabarit (voir la taille de l'écluse à l'arrière-plan).

Un seul pont les relie au cœur de la conurbation.

J'étais passé devant mon ancienne entreprise et avais foncé sur la grande ligne droite. La route était glissante, la cité où habitait mon ancien chauffeur, le souvenir de PSA à Aulnay, j'avais voulu aller à l'hippodrome pour voir où les cavaliers habitaient, ils habitaient dans des maisons, le poêle à granulés, j'avais su ce que je voulais savoir, j'étais passé devant le restaurant de Jacky, ce fameux restaurant où tout était sombre, les cavaliers en préparant leurs



*C'est ce qu'il s'était dit...*

chevaux parlaient qu'elle avait un poêle a granulée chez elle ainsi que celui qui s'occupait du cheval avec elle. Ils avaient brossé le cheval, le restaurant de Jacky faisait parler de lui en bien, il disait que c'était pour son enseigne qu'il travaillait bien, j'étais passé devant puis devant le tabac qui disait que j'étais un râleur.

Arrivé sur le pont construit sous l'époque de Napoléon, comme à chaque fois je roulais derrière les voitures que je suivais, le feu s'était mis au rouge, les voitures comme à chaque fois ne prêtait guère attention aux gens qui pouvaient avoir sous le pont. Le clochard qu'il y avait à la gare au temps où je prenais le train pour aller à Paris n'avait toujours pas changé d'endroit, il faisait une halte, adossé sur le bord du vieux pont et me regardait.

Quand il ne me regardait pas, il trouvait le moyen de tourné la tête vers les rails ou les trains passaient, il restait là un moment, se mettait a cherché des mégots dans les poubelles puis aller à la gare faire les cendriers.

La sale époque racontée dans mon roman sous le soleil avait passé. Le temps où j'avais été quelques fois sous ce pont afin de me droguer, puis les voitures avaient redémarrer, j'avais filé tout droit en direction du centre commercial de Carrefour ou j'avais l'habitude d'aller prendre mon café. Le centre de contrôle qui servait a contrôlé les voitures, ma mère avait dit qu'il faudrait qu'elle y aille.

J'étais passé là ou ma mère avait déjà passer, je mettais dis qu'il faudrait que j'y vienne faire mon contrôle

*C'est ce qu'il s'était dit...*

technique et passé ma voiture là où ils étaient le plus cool.

Je regardais en direction du garage Nissan qui était le long de l'Oise, le fleuve longeait ma route jusqu'au centre commercial et me disais qu'il faudrait que je vienne essayer une de leurs voitures 100% électrique plus tard.

Ma copine comme je le disais habitait dans la rue derrière Nissan dans une maison ou abritait une discothèque. Elle était à elle aussi, je n'avais qu'une envie, c'était de couché avec elle. Toutes ces années avaient rendu la chose pas faisable. Je ne l'avais jamais rencontrée, je mettais jurer qu'un jour je la verrais, et que je pourrais faire des choses avec elle.

J'avais longé les rails de chemin de fer, J'avais décidé de me rendre au centre commercial de Leroy Merlin a la zone commerciale de Jaux tout en haut de Compiègne ou abritait pleins de magasins comme devienne ou j'allais pour le plaisir des yeux et mettais acheter plusieurs choses dans ce magasin de vêtements qui avait déjà pris deux ou trois fois feu.

La zone commerciale abritait aussi un magasin de jouets, et jouets clubs n'était pas seulement pour les enfants. Le magasin ou les personnes qui faisaient du cheval, mes sandwiches que je prenais dans le rayon frais et mon vestimentaire d'arabe et de Monsieur Caudron a la veste Versace et aux cheveux court. La veste de grand couturier on n'avait jamais su d'où elle venait à part peut-être à une des infirmières à qui il disait des choses.

J'avais bu un café dans le magasin de bricolage, les gens qui font des choses qu'il ne faut pas, J'avais regardé

*C'est ce qu'il s'était dit...*

plusieurs choses et avais été aux toilettes en voulant me satisfaire, en se faisant avoirs du matériels, la branlette que je ne mettais pas fais, je mettais laver les mains, les avaient séchés puis avais attendu un instant avant de repartir.

Je mettais dis qu'il fallait que j'aïlle au top bar pour rencontrer une fille.

Ce bar où l'on servait que de l'alcool.

J'étais parti du magasin et avais été à ma voiture. J'étais rentrée dans la boutique de cigarettes d'une autre génération, j'avais goûté les arômes puis j'avais regardé ce qu'il avait à vendre.

La boutique m'avait bien plus, les gens ne passaient pas pliés dans cette rue, le calme et le vent légèrement nous caressaient le visage avec la peur qui faisait naître en nous un skippeur qui attendait le vent s'engouffrait dans ses voiles. Le temps était parti, les gens étaient là à cause des autres et ne déroulaient qu'un tapie de moquette rouge sur le passage qu'ils empruntés chaque fois que j'allais dans ce très petit magasin ou tout était si bien rangés. Le temps passait à tout allure, j'avais tout regardé, j'étais aller à ma boulangerie préférer, le maître boulangé, meilleurs ouvriers m'avait fait des bons croissants surtout au beurre, comme tout le monde les aimait.

Il était doux ce Monsieur De Oliveira, Carlos comme on l'appelé, j'avais pris soins de me renseigner sur son vrai nom et j'avais appris les premières lettres de ce prénom bien avant que je le découvre sur la devanture de sa boulangerie.

Je mettais fais à l'idée que la grosse a la caisse devait

*C'est ce qu'il s'était dit...*

être sa femme, mon cousin commandant de police avait parlé d'une femme forte y travaillant. Il avait continué à parler, il avait dit que cette femme n'était pas sa femme, pourtant je l'avais bien cru.

La porte de son magasin s'était ouverte, elle était magique cette porte, j'étais reparti avec mon sachet de croissants et avais regagné mon vieux fourgon de dix ans d'âges.

J'avais stationné ailleurs que là où j'allais habituellement, j'avais emprunté la place où un parcmètre était en fonctionnement, j'avais demandé un ticket mais rien n'était descendu du trou, j'étais aller faire les magasins dans la zone où je zoné d'habitude, j'avais levé la tête et avais vu un nom bidon de magasin, j'avais regardé la vitrine et avais vu des sacs. J'étais aller à l'intérieur et j'avais demandé si la jeune fille était la patronne.

Elle m'avait répondu que non, j'avais demandé si elles avaient une paire de gants, elle avait sorti une boîte à chaussure remplie de paires, j'avais demandé une paire en crochet et en cuir de peau marron.

Elle m'avait sorti la bonne, je l'avais enfilé puis l'avait regardée, je lui avais dit que je prenais cette paire et j'avais demandé le prix.

Elle m'avait annoncé le prix, je l'avais regardé puis je lui avais dit que je repasserais plus tard la cherchée. J'étais sorti du magasin et avais rejoint ma voiture.

J'étais arrivé dans cette ville un beau jour d'été. Le ciel bleu et le souvenir de tout cela. Je mettais fait une beauté comme chaque jour et avais poussé la porte de la chambre

*C'est ce qu'il s'était dit...*

d'industrie et du commerce ou travaillée Yvonne.

J'avais déjà entamé la conversation, elle m'avait regardé et avait répondu à mon dialogue très gentiment, sa coiffure mi long châtain et son air con m'avait fait parler encore plus et posé beaucoup plus de questions. Je mettais fait à son air simple et doux et mettais renseigner sur l'établissement pour me mettre à mon compte dans la restauration rapide mobile. Elle avait encore une fois répondu à mes questions et était reparti pas comme j'avais été reçu, la secrétaire réceptionniste des personnes venant pour s'inscrire avait déjà vu que je voulais avoir de l'argent. Le commissariat de police n'était pas très loin, les retombés dans mes oreilles, la police ou pour ainsi dire le policier, elle m'avait jetée pour la énième fois du bureau en refusant de s'occuper de moi. J'étais reparti et avais cherché ou était le CEPAC, le centre d'établissement à la création au jeune entrepreneur qui était sans le savoir à deux pas de chez moi.

J'avais essayé de pousser la porte du centre, la couleur blanchâtre de la porte légèrement écaillée me laissait entendre un mécontentement parce qu'elle était restée close, j'étais reparti en faisant un petit signe de tête toujours aussi speed de la cour du centre et avais regagné mon domicile pour le mieux insatisfait en me disant qu'il était tout le temps fermé.

J'étais rester chez moi, je mettais allonger sur mon lit et mettais reposer, j'avais fermé les yeux et mettais endormi, je mettais réveiller 1heure 15 après, j'avais ouvert les yeux et mettais levé du lit, j'avais regardé ma vieille

*C'est ce qu'il s'était dit...*

carabine 22LR volée à mon oncle ainsi que le vieux revolver enfin si l'ont pouvaient dire vieux ayant été acheté antérieurement et neuf dans un magasin et le fusil à pompe lui aussi acheté en magasin qui était chez moi dans un sac poubelle entouré de scotch et le long de tous les meubles et affaires personnelles qui était empilé dans l'entrée de mon appartement.

J'avais ouvert le paquet, l'on pouvait dire le gros paquet. J'avais coupé les bandes de scotch et avais eu du mal à déballé les armes du sac, j'avais coupé le sac avec un ciseau et avais jeter le paquet à la poubelle.

J'avais dans les mains pris en premier la 22LR qui était une carabine en très mauvais état. Le percuteur marcher mais il manquait une pièce sur l'endroit ou ont devaient mettre la balle. Le reste était en bonne état, le cylindre de la carabine qui servait a poussé et a s'enclenché et à être verrouillé pour que la balle tienne s'enlevé et resté dans nos mains à chaque ouverture.

J'avais regardé les armes de nouveau, j'avais fait marché le verrouillage quelques instant et déverrouillé et avais pointé le sol en calant bien la cross de la carabine à mon épaule.

J'avais pointé en relevant un petit peu le canon de la carabine les chaises de ma table de séjour puis la table. J'avais pointé ma fenêtre puis avais rangé ma carabine dans un étui qui servait a rangé les armes que j'avais dérobé dans un magasin là où je passais mes journées qui était un magasin où il vendait des articles de pêches et de chasses, un très grand magasin de Reims.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

J'avais pris dans mes mains le pistolet et fait tourner le barillet comme un clitoris d'une demi-boule dans mes mains et avais vérifié si le barillet pouvait s'enlever et l'avais pointé lui aussi vers le sol ou était en pillé toutes mes affaires.

J'avais rangé à mon tours le revolver dans l'étui a armes, et avoue que je n'en savais rien si celui-là, allait passer dans ce long et mince morceau de tissu cousu.

J'avais pris le fusil à pompe à deux mains, j'avais regardé l'endroit où l'on mettait les cartouches et avais mis une main sur la pompe du fusil, j'avais mis mon index gauche sur le clapet là où l'on mettait les cartouches et j'avais jeté un œil sur toute l'arme qui était dans ma main.

J'étais aller dans le séjour avec l'arme et l'avais épaulé, j'avais mis en joue l'arme dans la pièce et était content d'avoir ce fusil dans les mains.

J'avais rangé l'arme dans son étui et avais fermé la fermeture éclair de l'étui.

J'avais pesé l'étui, il était lourd, j'avais pris l'étui de la main gauche puis mis la main droite sur l'étui et l'avais porté de toutes mes forces.

J'avais laissé l'étui qui contenait les armes dans mon entrée puis l'avais regardé à plusieurs reprises.

Mon oncle avait cette carabine sur l'étagère dans son sous-sol depuis à peu près cinquante ans.

– « Je l'ai depuis que j'ai l'âge de 22ans et cela n'était pas assorti a 22 » avait-il dit.

J'avais essayé de savoir pourquoi il avait cette carabine à cette endroit-là, puis depuis aussi longtemps.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

J'avais réfléchi longuement dans ma chambre. Puis j'avais fini par réfléchir plus sérieusement dans son sous-sol ou l'arme était.

J'avais mis des mois à cogiter, je n'avais pas réussi à trouver.

Je savais une chose, c'est que mon oncle voté depuis l'âge où Jean Marie Le Pen était Président du parti donc cela devait faire de mon oncle quelqu'un de jeune voir de très jeune. Peu importe.

Il voté Pour le parti de Le Pen. J'avais jeté un œil sur ses étagères puis m'étais retourné pour regarder sur l'étagère de derrière. J'avais posé mon regard sur l'étui en simili cuir marron clair comme les étuis de carabines se faisaient autrefois puis l'avais pris à deux mains.

J'avais fait quelques courses à l'hypermarché à côté de chez moi, ma sœur m'avait appelée, mon téléphone s'était mis à sonner, j'avais répondu sans savoir que s'était-elle, je lui avais dit bonjour puis avais demandé ce qu'elle voulait.

Elle m'avait dit que la notaire voulait la voir, puis m'avait parlé de la notaire. Je lui avais dit que cela ne m'intéressait pas de savoir quoi que ce soit sur la succession de mon père, puis j'avais voulu raccrocher le téléphone, ma sœur avait continué de parler pour pas que je raccroche le téléphone, moi j'avais eu un silence total, puis avait demandé pourquoi la notaire ne m'avait pas envoyé de lettre ou téléphoné suite à la mort de mon père.

J'avais aussi demandé à ma sœur si la notaire avait le



*C'est ce qu'il s'était dit...*

droit de faire cela, elle avait téléphoné à ma sœur et lui avait donnée le rendez-vous chez elle, puis elle avait dit à ma sœur de me le dire, les appels téléphoniques de ma sœur aller être tous les jours, la succession de ces appels téléphoniques aller se suivre et me détruire, ma sœur aller faire cela a moi, je me doutais que cette succession aller m'apporté des problèmes, enfin bref. J'avais continué a préparé mon repas, il était 20 heures l'heure du repas, j'avais entrepris de dîner seul, j'avais raccroché le téléphone de la discussions que nous parlions avec ma sœur.

J'allais faire de cette carabine ce qu'il s'était dit... J'avais pris la carabine puis l'avais regardé sur toutes ces coutures, j'avais commencé par la cross, au premier abord cela me paraissait compliquer, j'avais voulu faire quelques chose de bien et surtout qu'il devait s'enlever, grâce à mes idées et mon manuel j'avais commencé a supervisé le travail ou plutôt le bricolage, j'avais pris la cross et surtout pris soin de mémorisé ou se plaçaient les pièces de la carabine afin que je puisse la démontée sans avoir de problèmes à la remontée. J'avais démonté la carabine puis avais rangé les pièces dans une boîte.

J'avais pris ma scie à métaux puis avais coupé la cross en deux, j'avais évalué à approximatif la coupe à l'endroit où les voyous coupés la leurs sur leurs armes puis j'avais trouvé l'endroit.

J'avais coupé la cross de la carabine avec un mal fou. J'avais mal fait mon travail une bordure était restée, j'avais passé mon doigt sur celle la puis je mettais dit que cela

*C'est ce qu'il s'était dit...*

devait m'embêter, j'avais commencé à poncé au tampon la cross puis soigneusement je l'avais essayé puis dégraissée afin de pouvoir la peindre.

Ma sœur m'avait téléphoné et m'avait parler de la maison, moi, j'avais été au commissariat de police pour déposer plainte à cause d'un mec qui avait voulu me mettre une patate, j'en avais profité pour porter plainte contre ma sœur pour me rendre malade. J'étais parti avec une feuille et avais passer chez le maghrébin I Phone pour un renseignement sur la chambre d'industrie et du commerce.

J'avais visé les passants du haut de mon appartement avec le fusil à pompe, la femme d'en face m'avait vu, j'étais descendu pour aller à la Poste, j'envoyai des lettres contre mon père, il m'avait coursé avec un râteau pour me mettre une branlé et j'avais filer en courant pour me réfugier chez des mecs de mon âge à cause de lui.

La poste était vide, la seul personne qu'il y avait été une vieille qui connaissait les clients, les gens n'étaient pas venu, la noirceur des nuages annonçaient un mauvais temps, à l'intérieur elle n'avait pas envie de travaillée, je mettais fais une nouvelle copine, le temps se couvrait, la pluie n'allait pas tarder à nous fouettée, je mettais réfugier à la machine qui était là pour nous donner les timbres, j'avais attendu qu'il pleuve, le climat était pluvieux parce que la saisons ne voulait rien dire ou j'habitai.

J'avais regagné mon chemin habituel, la place était pleine de badauds qu'ils venaient voir les stands sur la place.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

J'avais entendu une insulte à mon passage, l'ordure venait de son magasin et exposé sur sa planche de bois les housses qui ressemblaient vivement à des chaussettes pour les téléphones portables qu'il réparait à son magasin.

Je savais qu'il me créerait de petits problèmes et c'est quand je mettais rendu un matin à la poste que j'avais eu une altercation avec lui.

\_ « Tu vas ou sans t'es chaussures ».

\_ « Je ne les mets jamais, j'ai peur d'avoir chaud aux pieds ! ».

\_ « Tu n'as pas tes lunettes ? ».

\_ « Tu vas ou fils ? ».

Je mettais embrouiller et avais dit que je n'avais pas le temps avant de repartir assez rapidement et de gagné la Poste.

J'étais sorti de la poste et était arriver au niveau de la moitié de la place quand j'avais répondu à cet homme, il était venu à ma rencontre et on n'avait pas bouger de place de notre coin de rencontre quand il me mit un coup de poing au visage. J'avais sorti une bombe lacrymogène de ma poche et l'avais aspergé d'un coup de jet avant de lui mettre un coup de pied dans les côtes. J'avais marché assez vite pour regagner mon domicile, j'avais été au commissariat de police pour porter plainte mais ils n'avaient pas voulu que je porte plainte. Je mettais rendu au commissariat de police de Compiègne quand la policière, moi debout, m'avais hurlé dessus et voulu me tuer.

J'étais ressorti du commissariat comme avant du

*C'est ce qu'il s'était dit...*

précédent commissariat de police c'est à dire sans ma plainte poser, je ne savais pas où aller et régler le problème mais tout ce que je savais c'est qu'il fallait que je la pose afin que le problème se passe pour le mieux, elle était belle sa perruque, j'avais croisé la route de celle que j'avais toujours voulu rencontrer.

Un air malicieux et une coupe de cheveux que je distinguais très mal sans mes lunettes. Elle ressemblait très fortement à la perruque que Antoine avait acheter à ma mère, coupe au carré, cheveux mi-long, elle s'appelait Adélaïde mais en réalité Clotilde sur les sites cougars que j'avais vu quelques années plus tard grâce au modernisme et à mes inscriptions coquines.

J'étais rentrer dans le bar, je mettais remis à prendre de la drogue depuis que j'avais décidé que j'allais pouvoir en vendre à un ex-copain, qui à l'époque avait voulu sauter ma copine de l'union que nous formions dans un appartement que l'ont loué en dessous de chez lui.

Les appartements de « la poste » étaient très bien, vers 18h00 je partais travailler mon sac à l'épaule et ma copine rester seul jusqu'au lendemain 17h00.

Elle rentrait du travail à cette heure, Mongeot de son vrai nom frappait à la porte de chez moi vers 23h00 pour demander si ma télévision marchait et entamer la discussions.

Il demandait s'il pouvait rentrer. D'après ce que ma copine disait elle refusait.

J'avais poussé la porte du TOP BAR et était rentrer sans connaître personne, je mettais rapprocher du bar et

*C'est ce qu'il s'était dit...*

avais commandé un café.

Le barman m'avait répondu scéniquement puis m'avait dit que ce n'était pas possible qu'il ne servait pas de café.

Je mettais rapprocher d'un fauteuil et j'avais attendu qu'il entre des gens.

Je voulais discuter avec les personnes, je mettais assis à une table et avais attendu avant de commander mon verre.

C'est en fin de soirée que la vieille était arriver, avec une copine à elle, j'allais pouvoir discuter et comme d'habitude bien me marrer.

Elle avait jeté un coup d'œil de mon côté, je l'avais regardé à mon tour et savais que je pouvais sans doute me la faire.

J'étais rester une bonne demi-heure à la regardé, en même temps je me demandais comment j'allais faire pour l'accoster.

J'avais trouvé une façon de l'accosté, j'avais attendu qu'elle s'en aille puis les avaient rejoints dehors.

J'avais entamé la discussions avec celle qui me plaisait le plus et vite fait je l'avais embarqué jusqu'à chez moi.

Ont avaient regagné sa voiture sur le parking de la tour qui s'écroule, sur le parking, elle avait préféré prendre sa voiture, elle m'avait laissé conduire, la nuit était tomber, j'avais demandé la clé puis avais ouvert la porte conductrice pour monter le premier.

J'avais mis le contact après avoir mis ma ceinture de sécurité puis avait démarré la voiture décapotable de

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Adélaïde avant de m'engouffré dans une rue qui menait à ma voiture stationnée sur les places de stationnement du centre-ville.

\_ « Tiens, je suis garé là-bas ! ».

\_ « Ce n'est pas grave ! ».

La réponse m'avait glacé l'esprit, je mettais dit que c'était une saleté puis ensuite je n'avais pas dit un mot qu'elle entama la discussions.

\_ « Je suis juge en poste ici ! ».

\_ « Moi je suis carrossier et j'attends ma retraite ».

\_ « Je ne suis pas fainéant mais ils ne me font pas travailler ! ».

\_ « Pourtant j'ai cinq diplômes, il faut croire qu'ils font travailler que les bons à rien ! ».

La conversation devin brève puis Adélaïde parla que de son travail.

\_ « J'ai un compte en Suisse ».

Elle me regarda, j'avais dit quelque chose de stupide pour moi, elle m'avait demandé la somme que j'avais sur ce compte, je lui avais répondu le chiffre exact puis un silence fût gagné l'habitable du véhicule avant de reprendre la discussions sur la conduite de sa belle voiture et de celle qu'elle avait avant.

Nous étions arrivés à Soissons, je lui avais dit de garé sa voiture ou je stationné habituellement mon vieux fourgon.

Elle était rentrée comme par enchantement, elle s'était déshabillée et m'avait demandé de me mettre en position sur elle avec mes fesses au niveau de sa bouche pour me

*C'est ce qu'il s'était dit...*

mettre la langue dans l'anus et me léché le trou, la première fois m'avait fait découvrir ce qu'était le plaisir d'un homme efféminé avec son allure de vieille salope, elle m'avait bien plus et c'est en la regardant que je lui parlait de son bonhomme qui me disait qu'il mettait une perruque, elle me disait qu'il n'avait plus beaucoup de cheveux lui non plus et qu'il n'avait pas le choix de mettre cela, elle m'avait fait rappelé que le magazine que je lisais quand j'étais jeune, c'est avec la plus grande satisfaction que je lisais ce genre de magazine, « femme actuel » était un livre avec plein de chose à savoir, c'est sans doute cela qui m'avait plus.

Elle avait bu sont café et m'avait raccompagnée jusqu'à Compiègne, c'est en arrivant chez moi qu'il allait se passer la chose la plus terrible de ma vie.

Les arabes m'attendaient devant les commerces à pain aux heures ou mon estomac demandait le plus d'attention et l'origine du problème m'avait amené à vouloir me rendre aux assises du tribunal pour avoir le cœur net et savoir si mes problèmes étaient bien jugés.

Ils avaient sans doute été envoyés par le Tunisien de la boutique de téléphonie qui s'appelé « I phone » l'enseigne qu'il avait choisi avec sans doute la plus grande attention elle aussi.

Non pas pour du fric, La bande d'arabes s'était mis sur le côté du magasin en espérant que j'aïlle peur d'aller acheter mon pain et que je crève de faim chez moi et que j'aïlle aussi peur de me rendre au seul supermarché en plutôt hyper acheté de quoi à me nourrir.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

La « Poste » elle aussi m'avait rapporté quelques gros problèmes, il m'avait vite fait culpabilisés d'aller apporter mon courrier à leurs meilleurs enseignant, mes cheveux était crispés sur la tête puis la succession devenait pénible voir insupportable a supporté.

Les batteries se déchargés comme nono entrain de dansé avec ma mère sur les pistes de ginguettes parisienne et de l'Oise. Les dancings était toujours le centre du problème et les piles l'énergie d'allées chercher un service à l'autre, ses conneries de sabotages comme disait la juge d'assise à ces jeunes arabes avait valu de leurs mettre la peine capital, prison à vie avec la plus grande attention du juge. Les pneus de crevés, les batteries déchargées puis la caméra de derrière mon fourgon abaissé vers le bas sans que je me pose la moindre question.

A « la poste » le responsable qui d'ailleurs je n'avais jamais su si le vieux mal rasé qui ressemblait fortement à un Portugais qui ne savais pas vivre était le responsable de l'agence où le directeur voire le directeur adjoint mais il faisait en sorte que je ne lui rapporte pas les problèmes avec ses employés, malade il me rendait, je savais que cela je n'allais pas pouvoir le supporter très longtemps.

Mes nerfs puis la rencontre avec l'arabe d'I Phone devant la banque ou j'allais, il semblait avoir été calmé de sa convocation au commissariat de la ville, il m'avait regardé avec un de ses copains puis avait raconté sa vie.

C'est sans doute pour cela que j'avais réussi à savoir qu'il avait été condamné par la justice, le caïd de cité pleurait comme un enfant pleure après sa peluche, il



*C'est ce qu'il s'était dit...*

n'avait pas voulu continuer sur sa lancée et avait marché la tête dans ses épaules en ronchonnant un truc.

J'avais voulu savoir, j'ai su. C'était vers 15 heures 30, le temps était toujours couvert d'un froid plutôt à te glacer les os. J'étais rentrer comme d'habitude sans oublier d'attendre une demi-heure entière devant la porte qui donne sur la salle d'audience de la cour d'assise et avais attendu les jugements des ordures qui allait gagnées le box des accusations qu'ils avaient été obligés de répondre.

J'étais rentrée dans le tribunal, mes jambes lourdes et mon stylo coincé dans ma pochette, je n'avais pas voulu le mettre dans ma poche par peur qu'il fuit, ont m'avaient déjà appris cela pour le stylo et j'y avait pensée quelques instants après, j'avais monté les quelques marches du palais de justice en pierre eux aussi et avais su qu'ils parlaient régulièrement de l'endroit où ils travaillaient et du travail d'entretien qu'il y avait à faire dans ce tribunal.

Les agents nous attendaient à l'entrée pour nous fouillés et nous faire vidés nos poches, l'endroit était propice à de vieilles manies depuis la révolution et nous avaient dit cela pour nous défendre.

Le tribunal était monotone ainsi que les gens qui y travaillaient. Les vitres tremblaient avec le vent, l'endroit chauffé, les gens nous demandaient pour qu'elle raisons ont voulaient se défendre, ils nous disaient que ce que je mangeais était convenable et qu'ils allaient classés mon dossier.

La révolution avait commencé, j'avais demandé s'il y avait un portique de sécurité comme cela avait été

*C'est ce qu'il s'était dit...*

demandé pendant la révolution aux autres. Par curiosité, ce genre de matériel installé pour dissuader les malveillances qui ne servait d'ailleurs pas à grand choses. L'instinct avait fait de moi quelqu'un qui avait demandé comme d'autres le demandaient « Le Portique » puis « Le Portique de sécurité » puis après la fouille je mettais engouffré dans le vaste hall du rez-de-chaussée de ce grand bâtiment en me demandant si cela était bien un hall. J'avais continué tout droit et avant avais pris soins de posé mon regard vers les salles d'audiences comme tout le monde faisaient sauf certaines saloperies d'avocats qui eux fonçaient et posaient leurs regards en même temps vers les salles d'audiences ainsi que de regardaient par terre quand certains autres passaient devant ces portes et que la juge d'assise les jugés pour des faits commis sur les autres. Les avocats, enfin certains étaient bel et bien dans les box de la salle d'assise, 4 juges pour avoir commis des faits dans une succession d'un jeune, une juge pour faire la saloperie avec son travail, Mohammed pour m'avoir détruit ainsi que temps d'autres puis les employés d'un opérateur de téléphonie bien connu « SFR » pour avoir souscrit des abonnements et temps de choses a d'autres pour que les gens se suicide, ses Maghrébins, puis la MAFIA Portugaise, française, Libanaise, Italienne. Etc... Le juge les appelés tout en les appelants et cité ce grand nom, J'avais qu'une hâte c'était de repartir mais l'air frais venant dans les couloirs, j'entendais dire le juge ou plus la juge dire tout ceux-là c'est la prison à vie et dire deux mots « Prison à vie » et réclusion criminelle à perpétuité vite fait

*C'est ce qu'il s'était dit...*

et le reste de la phrase dite vite fait aussi « avec 22 ans de sûreté » qu'elle prononcée avec douceur, gaieté et gentillesse.

J'avais regardé le contour de la porte, les tommettes sur le sol me paraissaient très belles, j'avais réussi à dessiner les dessins dans ma tête et je me disais que dans une vieille maison elle aurait été très belles dans une salle a mangé puis je mettais dit que chez mon oncle se serait bien.

J'avais avancé tout doucement en marchant a petit pas et en baissant la tête en regardant par terre.

J'avais dit dans ma tête le mot « carabine » puis j'avais pensé à ce que mon oncle me faisait. Je mettais arrêter puis j'avais regardé le mur du hall en pensant très fortement a pourquoi la « carabine » elle était là.

Une « carabine » et pourquoi il avait laissé une arme dans son sous-sol.

Je me disais qu'il fallait que je me procure la loi et surtout les textes de celle-ci afin que je sache si cela était pour se défendre ou pour autres choses ou plutôt pour faire une saloperie a quelqu'un.

Il n'était pas question de dérangé un avocat pour ce genre de question dont je me posais.

J'avais commencé à faire une enquête moi-même, mais toutefois je me méfiais si cela était dangereux pour moi.

J'avais voulu savoir le pourquoi il faisait cela. Mais les textes de droits à savoir la « loi » je savais pertinemment que cela était facile que je sache et me disais que les codes pénal et civil étaient et serait à ma disposition en les

achetant.

Je mettais dit que les impôts s'il les déclarait c'est qu'il n'était pas un mafieux et pour la dangerosité je l'ai jaugé, il n'était pas dangereux, il ne pouvait donc pas me faire de mal et surtout me tiré dessus avec une arme alors je l'ai bousillé pour ce qu'il me faisait.

Je me posais une question tout en regardant le sol, je regardais en l'air les plafonds, il me paraissait beaux mais en fêtent leurs blancheurs n'étaient pas garnies de moulures et bien blanc en plâtre et en peinture comme j'accepté pas trop de sa pauvre peinture et mat comme un sceau dégoulinant de cette horreur qui me rendait hors de moi et sans avis négatif venant d'elle pour le plus beau des chutes.

J'aurais voulu des moulures et sans dégoulinures avec pour le moindre le plus de roulé possible et j'avais tort d'idéalisé ces profondeur qui était celle de toutes les classes sociales possible elle aussi et pour me rendre interrogative à ce que je voyais de mieux pour moi.

Ils n'en finissaient pas ces mètres de plafond que l'on regardait la bouche ouverte.

Je revenais du centre-ville ou plutôt de la rue principale, il y avait une meute de gens habillés en bleus, les fusils étaient prononcés puis l'âme de la guerre ou les guerriers attendaient le pied ferme qu'il passe derrière les barreaux.

La feuille au fusil je mettais mis en retrait pour ne pas les nuire puis j'avais avancé jusqu'à devant eux et leurs avaient dit :

*C'est ce qu'il s'était dit...*

\_ « Vous attendaient quoi ? ».

Le gendarme m'avait répondu pas spontanément !

\_ « On surveille quelqu'un qui passe au tribunal ! ».

Je lui avais répondu que s'était bien avant de demander au gendarme si je pouvais passer !

\_ « Non, il faut faire le tour ! ».

J'étais parti et l'avais écouté, j'avais fait de grande fouler et avais arrivé chez moi ou la comtesse écoutait derrière ses carreaux.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

## **Paris la nuit et celle d'une rencontre.**

J'étais arrivé rue du Mail et avais marché tout droit à la sortie du métropolitain qui menait à cette rue.

Je commençais à en avoir plein les bottes de faire de la marche à pieds jusqu'à la destination ou j'allais pour un renseignement sur du tissus qui aurait servi à me faire des beaux doubles rideaux et pourquoi pas habillé le beau cercueil à mon père après sa mort.

J'avais jeté un œil sur les quelques magasins de la rue avant de faire demi-tour et de commencé à les visités à l'intérieur pour le et ce que j'aurais voulu savoir de mieux sur ce que je pouvais faire avec le choix de camelote qu'elle me proposait et le pire de distance qu'un être humain aurait espéré avec le moins de dégoût que je voulais.

J'avais mis un pied devant l'autre, le froid sorti du couloir, j'avais galopé jusque celle de la rue du mail et avais fait preuve de bonne volonté jusqu'à Montmartre.

Je n'avais pas vu le moindre tableau ou portrait sur mon chemin, en effet la bute était sur celle que je marchais, j'avais quitté le transport pour continuer tout droit et passé les rues jusqu'à la rue que je voulais voir.

Quelques boutiques étaient sur moi un temple de l'envie, ses boites à champagne de Pigalle, j'étais rentrée dans la boutique qui me plaisait le plus. Je mettais mis le plus loin d'elle pour que je puisse lui demandée et savourais le moment le plus court de la journée.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Je mettais renseigner pour acheter du tissu tantôt pour faire des doubles rideaux, et surtout pour faire autre chose qui borderait un cercueil.

La démarche m'avait bien plus, j'avais fait le tour de la rue et m'avais aventuré dans une agence de mannequins proche de la rue du mail ou était bien plus sage que le calme ou je mettais réfugier pour me reposer un instant sur ces escaliers ou quelques personnes passaient devant mes fesses bien assises et les jambes fléchis afin d'y posé ce que j'avais sur les genoux et de resté à ne rien faire pour dévisagé les visages qui passaient devant moi jusqu'à l'étage du dessus afin d'y retrouvé le manager qui s'occupait de lui et d'elle.

Sur les marches je dessinais des croquis avec le meilleur de moi-même, j'essayai du mieux que je pouvais de dessiner la robe que j'avais en tête.

Un mec était passé, des cheveux comme les toxes, un sweat gris clair et une démarche a tâté le bas de la marche ou enfin presque des escaliers ou montait le modèle, j'entendais parler à quelqu'un de son état de santé qu'il affirmait avec le mieux de lui-même.

- « Il a un Sweat ! ».

- « Sont capillaire pour le défilé du modèle ». C'est tout.

- « Je veux défiler, après demain sur le podium pour Chanel ».

J'écoutais assis sur les marches et avais arrêté de dessiner.

Le mannequin n'est pas resté longtemps et il est

*C'est ce qu'il s'était dit...*

redescendu assez vite pour rentrer chez lui comme il le disait.

Je mettais mis quelques marches plus basses de l'immeuble plutôt ancien.

Le soir j'étais estomper, je savais que je trouverais une cage d'escalier bien lotie pour mes petites fesses.

Je disais de partir puis j'étais aller dans le hall d'entrée voir si les appartements étaient à vendre, un panneau était la posé sur le mûr et l'inscription Michel Blanc figurait de ce grand nom du cinéma pour y venir voir l'appartement qui était à lui.

J'avais regardé pour en être sur les différents noms sur les boites aux lettres et celui-ci y figurait bien en lettres minuscules sur l'étiquette blanche avait pris la précaution d'y mettre et « M » Majuscule en début du prénom et un « B » Majuscule aussi en début de son nom.

J'étais rentrée dans l'immeuble et j'avais attendu quelques instants sur le hall d'entrée devant le bel ascenseur qui était la devant la personne qui était rentrée.

Michel était arrivé au moment où j'allais monter les escaliers jusqu'à l'étage où il faisait le plus chaud pour y dormir.

Nous étions comme deux copains, resté en bas des marches avant qu'il me demande ce que je faisais là.

\_ « Bonsoir, je viens voir une amie ».

\_ « Et c'est qui votre amie ? ».

Je n'avais pas été pris au piège par sa question et avais répondu la dame du premier étage.

Il m'avait regardé avec sa tête de tomate, blanche



*C'est ce qu'il s'était dit...*

comme un linge et con comme quelqu'un de connu ; enfin il le disait bien.

Je lui avais dit laisse béton, il m'avait regardé puis, si elle me garde chez elle ; j'habite chez une copine. Il m'avait répondu que c'était de lui. Puis j'avais monté les escaliers puis lui pris l'ascenseur.

L'étage chauffé et la moquette épaisse, je mettais installer avant de m'écroulé de sommeil, le lendemain matin j'avais quitté les lieux et était parti sur le chemin de retour.

A la prise du métro les policiers filtrés la descente à la gare, dans le wagon j'attendais que le reste soit aussi simple que ma montée, je pris le train et le mien resta sur le quai tout le temps de mon attente afin que les gens attendent.

Ma mère était arrivée avec sa petite voiture, elle avait pris soins de m'appeler avant de venir, elle avait garé sa voiture sur les places près de la Mairie et était venu à pied jusqu'à chez moi.

\_ « Bonjour ! »

\_ « Bonjour ! »

Je lui avais demandée de ou elle venait, puis avais voulu lui payée un café, sur le coup elle m'avait regardée, je lui avais demandée ou elle avait garé sa voiture, je lui avais raconté ce que j'avais fait quelques jours avant puis elle avait baissé la tête avant que je m'occupe pour le mieux d'elle et que je lui dise d'enlevé ses chaussures et de se mettre à l'aise afin de se sentir mieux.

Je lui avais fait visiter mon appartement et lui avais

*C'est ce qu'il s'était dit...*

offert un gâteau pour avoir fait de la route. Elle m'avait fait plaisir à vouloir me rejoindre, l'appartement était chauffé au gaz, la bouteille que je dérobaï tous les débuts de mois au camping qui se trouvait sur ma route m'avait bien plus pour ses caravanes qu'il gardé tout au long des long mois d'hivers et pour son accès à la faculté de bien comprendre ce que disait la juge a ses propos. Le ciel était couvert mais les nuages restèrent simples à comprendre il allait faire encore une nuit de pluie et il avait bien commencé avant que je décide de rentrée au bercail. Ma mère m'avait attendu, j'étais arrivé un petit sourire aux lèvres et je lui avais dit que je revenais avant d'enfilé mes pantoufles et de me poser sur la chaise a côtés de ma mère.

Ma mère disait que la succession aller être fini, que l'on allait avoir notre argent, qu'il n'y avait rien à faire, tout en sachant qu'il y avait des jeunes et des handicapés qui tués leurs mère pour cela, c'est ce qu'elle voulait, je l'avais entendu discutait a la cabine téléphonique le dire à sa sœur qui n'avait pas de diplômes elle n'ont plus et qui devait être claire de notaire, les ongles incarnés, et plus de dents ou très peu dans la bouche parce que d'après elle, elle avait manqué de lait quand elle était petite, moi je disais qu'avec ma grand-mère cela m'aurait étonner avec une grand-mère comme elle qui faisait le nécessaire comme cela et ses ongles incarnés qu'elle ne faisait pas opérer, et l'os que faisait une boule à ses pieds et tant d'autres chose a s'occupaient. J'avais d'ailleurs porter plainte contre elle mais les folles ne font rien, dépose plainte, détruisse la vie des autres et dépose plainte.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Ma mère avait voulu me mettre au courant quand le soir j'étais parti avec mon fourgon pompé du carburant dans les camions de ma ville.

Je n'avais ce soir-là pas de téléphone sur moi, je trouvais ça dommage, je l'avais regardé comme un enfant aurait regardé sa mère avec tout l'amour que je lui apporté et surtout un être cher pour moi.

Je mettais fais arrêter le soir même avec la culpabilité que je n'avais pas aimé ma mère comme il le fallait.

Surtout j'avais l'habitude de me garer à côtés des camions et de jeté un œil s'il n'y avait personne autour de moi et si le chauffeur était dans sa cabine ou autour lui aussi de son camion pour y faire quelque chose de bien à sa façon de conduire.

J'ouvrais la porte arrière de mon camion et sortais une pompe à carburant électrique ou parfois moins pratique et la plaçais en prenant la précaution de testé le bouchon du réservoir afin de voir s'il était ouvert ou fermé à clé.

Les bidons de carburants pleins, je les versés dans le mien et après avoir tout remis en place, je démarrais pour rentrer me coucher dans mon lit froid et humide que mes voisins critiquaient avec le peu de discussions qu'ils avaient au bon père que j'aurais été pour en parler à mes gosses.

Mon attente fût insupportable, il n'y avait pas la moindre sirène, dans ces hauteurs, la mouvance était plutôt islamique, je m'attendais au pire, en ces villes, la crainte de ne pas être à la hauteur, moi, aussi justifié mes agissements, je ne voulais pas les repoussés mais la vie que j'attendais me poussé à faire des conneries, la

*C'est ce qu'il s'était dit...*

poussière sur le parking me faisait rappeler celle des dunes que j'aurais rencontré à la légion étrangère, pour moi la philosophie de la vie se résumé à aller quelques part ou elle serait moins exacerber ou ailleurs ou elle serait invisible, peut-être l'argent que je voulais avoir et les dunes des sablons aurait fait de moi ce que j'aurais voulu être, quelqu'un de Neuilly.

Le vent me rappelé que j'étais seul, dans la casaque que je voulais porter, faisait de moi le meilleurs dans les actions du tribunal, je mettais mes deux mains sur le volant et je me disais que le lendemain je remettrais ça, j'avais rejoint ma mère chez moi et quelques jours plus tard, c'est avec les menottes que j'étais assis devant elle sur une des chaises qui m'avait valu de faire une overdose quelques année plus tôt.

Les policiers avaient tout fouillés, mais la boîte que j'avais fait attention de bien rangée, était sur l'étagère de mon armoire a côtés de mes pulls en cachemire, je n'avais pas encore de cravates, c'est ça que je voulais depuis très longtemps, mais mes pulls, étaient mis avec les plus belles chemises que j'avais et surtout les meilleurs marques que je m'avais dit d'acheté pour satisfaire à mes caprices de gosse que je voulais gâter, celles de Christophe était peut-être pas d'aussi bonne marques, mais le cousin qui faisait de moi un être comblé à ce que je voulais, me disais que j'étais aussi bien habillé que lui, cela me rassurer, j'allais pouvoir vivre bientôt la grande vie.

Ma mère était devant moi, elle me parlait de la tombe de mon ancien beau-père, elle m'avait dit que l'on allait y

*C'est ce qu'il s'était dit...*

aller, la tombe de mon beau père abritait celle du nom de Rocancourt, il lui avait pourtant dit qu'il avait de la famille en Normandie, j'avais appris le nom du village d'où venait l'escroc, je mettais fais a l'idée qu'il était de notre famille, ma mère avait laissé la veste aux contours de poche noir, blanc cassée, elle avait moisie dans son armoire qui laissait entrée l'humidité que faisait le poêle à pétrole qui était mis la pour chauffé le petit studio qu'elle avait pour l'habitude de louée pour satisfaire ses besoins, la glace, l'hiver, était à même le sol sur le devant de son appartement, la glace glissait sous nos chaussures et la blancheur de son manque d'odeur faisait de nous des enfants curieux au goût de cette glace, l'eau claire au fond d'un verre qui laissait deviné ce que l'on allait boire pour goûter le goût qu'elle avait, les dépôts au fond de la fiole, puis l'aiguille que l'on piquait pour tester la qualité de la molle laissé entendre que l'on se piquait à l'héroïne.

Mon père devait lui aussi aimer bien son fils, une fois mangé, ses coups bas ressortaient ou avait ressorti de sa petite tête, elle avait été mise dans le bac a vaisselle par hasard, c'était dû à cela que l'on m'avait torturé moi-même à ne pas laisser la faire et le lendemain soupirer à ne pas l'avoir fait, par hasard encore mon père était un homme violent, sur de moi, je m'occupais de ma petite vie sans comprendre la véracité du mot bonheur.

C'est vrai qu'avec un homme pareil, il nous avait rendu la vie dure. La viande pourrit qu'il mangeait, ma sœur lui avait vidé le frigo dés sont arriver une fois le coup de téléphone passé, moi dans ma voiture dans le sud

*C'est ce qu'il s'était dit...*

de la France et ma sœur elle aussi dans le sud.

L'ont étaient pas très loin l'un de l'autre, mon père nous avaient promis une somme d'argent si on allait le revoir.

J'étais assis presque à poils après que la voiture avait ralenti près de la mienne.

Une femme avait regardé dans ma direction, mon père avait eu l'audace de me rappeler, sous l'œil bénit de mon rétroviseur, j'avais fixé la glace en pensant à l'héroïne.

J'avais laissé quelques billets dans mon sac, je savais que mon père aller rejoindre ma mère au supermarché a côtés de chez moi, sa maison il l'avait faite tout seul, les quelques briques qu'il posait avait valu quelques médailles à son travail, toujours pour le patron, L'œil dans ses comptes, ma mère était avec moi sur le parking, je lui avais dit que je ne voulais pas de sandwich, je mettais mis sur un pied d'estale, la journée était couverte de nuages, j'avais pensé allé à l'autre supermarché, ma grand-mère du côtés de ma mère aimait bien allé à celui a côtés de chez elle, la plaine avait fait l'objet de toutes ses intentions, les prix aussi et les agents comptaient pour les quelques noires qui vivaient dans cette ville.

L'orage avait éclater, sous l'étage abritait quelques feuilles de papiers et un vieux classeur noir qui recevait quelques feuilles de papiers elle aussi que mon père lisait, l'odeur de viande pourrit avait pour odeur une cuisine pas très nette sur les côtés et un carrelage de marbre blanc qui était recouvert de ciment à chaque pose et que je regardais à chaque fois que je rentrais dans sa chaufferie et dans sa

*C'est ce qu'il s'était dit...*

cave à vin pour le moindre qui faisait partie de cette façon de pouvoir faire ce qu'il veut, sa vie se résumé à faire le filou, sa caisse, sont carton a vins était posé sur le sol, sont marbre effacer la fine couche de ciment qui était d'un gris comme j'aimais, il l'effaçait comme l'ont efface des traits de crayons sur du papier a dessin, mes goûts pour cette couleur se résumait à ce que j'aimais cette couleur pour l'amour qui pouvait être fait dans le travail des appartements que je voyais dans les magazines de déco, le marron, le beige, le blanc était souvent repris dans ces livres mais les siennes étaient faite pour menacé les autres, c'est pathétiques chez les portugais.

Cette odeur de pourrit prenait le nez, je reniflais à chaque instant pour mieux sentir cette odeur insupportable, la mouche a verres volait dans la cuisine, je m'avais demander si elle était seul ou si j'allais avoir d'autres surprises, elle volait au-dessus de la table assez hautement puis Joao ma regardait, il me servait, cette odeur de nourriture pourrit me laissé le choix de la sentir, puis ensuite de reniflé a nouveau et encore une ou deux fois, il s'était assis sur son tabouret puis me regardait.

Il avait acheté son terrain en 1993, un petit terrain d'environ 880M2, puis qui se toucher un autre de 720M2, puis avait fini par les 200M2 de bois derrière ses terrain constructibles.

Le maçon que s'était était loin d'être le meilleur ouvrier de France mais son petit diplôme scolaire avait fait de lui un stagiaire exemplaire pour le moindre que l'on puisse dire.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Il était arrivé en France avec le diplôme en poche, sous la dictature, il avait fui le service militaire.

Il travaillait nuit et jour, mon père disait qu'il était comme cela, et la folle le critiquait, et la vieille lui faisait rappeler, et elles étaient toutes deux des femmes, l'allure soigner, elle avait à cette époque un point commun de mettre des robes, ma grand-mère de la poudre de riz Chanel ainsi que du rouge à lèvres Chanel aussi et ma mère de bien se coiffée tous les jours.

Je n'avais rien su sur la construction de cette maison, « ma maison elle est bien faite pour les envoyés en prison », quand mon père avait construit sa maison de Jonquières, son père au Portugal mourrait, dans la chambre de sa maison, il avait fait une croix sur son front.

– « Pour ceux qu'avaient de l'argent, t'ont fils pour qu'il bousille ceux qui ont de l'argent pour bousiller Joao pour que je fasse des conneries ».

Cela avait duré, enfin bref, le ciel était moche, ma sœur m'avait téléphoné pour savoir ce qu'elle fallait qu'elle me donne, je l'avais rappelé comme d'habitude en tout bien tout honneur, pour une fois, elle ne me rendait pas malade quand je lui téléphonais, ses peurs perpétuelles qu'elle nous foutaient quand ont voulaient la joindre pour prendre de ses nouvelles et savoir si elle allait bien, elle avait toujours fait cela et pour moi je l'attendais avec un pied ferme.

Je lui avais demandé de m'envoyer un peu de sous pour régler quelques bricoles dans cette succession.

Les recommandés avec accusé de réception, mon



*C'est ce qu'il s'était dit...*

Revenu de solidarité actif puis mon travail à mi-temps chez Capi à Soissons, c'est vrai que mon travail de peintre au pistolet j'allais le faire pour un dernier temps et a ces dernières heures à cause des problèmes que ma sœur allait me créer.

Je venais de trouver du travail chez Capi, sont regard insistant puis il partait à un autre endroit comme une balle et à la vitesse sorti d'un canon de fusil, j'avais stationné mon véhicule sur le goudron à l'intérieur de l'enceinte de sa cour d'entreprise.

Pour faire pour le mieux, j'avais roulé à allure tranquille et avais voulu respecter la vitesse autorisée pour rentrer dans sa cour.

Le chef d'équipe m'avait donné mon matériel si s'était pour le moindre, dire, qu'il m'avait distribué le masque a peinture et une combinaison afin que je fasse mon travail.

Les regards, enfin bref. J'étais arrivé dans les vestiaires, là où j'étais, les phrases, et les discussions de ce qu'ils aimaient bien, les discussions sur le permis de conduire qu'il y avait suspendu afin de voir ce que j'allais dire, j'avais fait le muet et n'avais pas dit le moindre mot.

J'étais sorti du vestiaire avec quelques petites complications de le fait de regardé s'il y avait quelques choses de marquer sur le dessus de la porte du vestiaire, aurait -il mis quelques choses de comique, enfin bref. Mes simplicités de pensée aurais-je eu la gratitude de faire simple, toujours est-il qu'il n'y avait rien d'inscrit.

J'avais voulu aller tout droit à mon poste de travail, mais là, une réunion dans l'atelier, à la porte du vestiaire,

*C'est ce qu'il s'était dit...*

une odeur me fit envahir mon envie de leurs faire croire que ce n'était pas moi.

La réunion n'avait pas duré longtemps, quelques minutes seulement, il avait dit « cela se passe bien », il soudait des tuyaux, c'est vrai que cela devait se passer bien.

Il nous avait dit que l'on pouvait aller travailler, j'avais regardé par terre, puis j'avais gagné mon poste de peinture au pistolet en attendant les ordres, celui qui était sont ouvrier m'avait dit « Bon qu'est-ce que tu attends pour travailler ? », je l'avais regardé et n'en revenais pas, je savais qu'il mettait impossible de leurs faire confiance et que je ne travaille plus longtemps là.

J'avais quitté mon poste de travail pour aller (rire) à l'endroit où mes tuyaux de circuit d'incendie, ce que l'on fabriqués pour aller voir mes tuyaux au fond de l'atelier qui était eux aussi à peindre, cela faisait un mois que je travaillais dans cette entreprise, mais le patron m'avait fait savoir que j'avais quitté mon poste de travail (rire).

J'étais reparti comme j'étais venu et encore le tribunal, ma carrière professionnelle venait de finir, comme faite exprès cela tombait bien j'avais obtenu huit ans de travail avec mon temps de service militaire, et toujours le même coup, cela, puis j'avais compté combien de sous j'allais toucher, mon notaire allait pouvoir marquer sur les papiers sans emploi.

Le coup bas du notaire, sont cleric, j'avais demandé à ma sœur quand l'ont allaient être convoqués chez le notaire. Le notaire pour la bonne humeur et pour le droit,

*C'est ce qu'il s'était dit...*

elle avait donné un rendez-vous à ma sœur qui avait valu acheter un billet de train pour se rendre à ce rendez-vous.

Ma sœur comme lui avait demandée le notaire, m'avait donné le jour du rendez-vous afin que je m'y rende.

J'avais attendu, ma porte avait été essayé, quelqu'un avait tourné avec des clés à eux, la serrure de ma porte de chez moi, un pas normal avez voulu que je le tue, il rodait devant chez moi, la carabine dans son coffre de voiture, j'avais des doutes sur celui qui avait voulu ouvrir ma porte d'entrée.

Je mettais rendu au rendez-vous et mettais retrouver avec ma sœur et ma mère dans un café de la galerie marchande d'un centre commercial.

J'avais offert tout ce que ma sœur désirée mangé, l'ont était restés une petite heure dans ce centre commerciale, puis je les avais emmenés avec moi dans ma voiture jusqu'à l'étude.

Le deuxième rendez-vous avait valu un titre de transport non remboursable à ma sœur, j'avais été à ce rendez-vous en croyant que l'on allait être emmerdés.

Le temps mort et l'arrivée chez le notaire, je ne savais pas qui l'avait choisi, je mettais assis sur une chaise dans l'entrée, ma sœur a côtés de moi, la mère qui m'avait portée dans son ventre, dans ma voiture, la destruction avait pu commencer sur moi.

Elle était rentrée avec sans doute le plus beau jeans qu'elle avait et avais regardée par terre sur le seuil de la porte.

L'ancienne femme à mon père était rentrée, j'avais voulu

*C'est ce qu'il s'était dit...*

qu'il divorce tout en sachant qu'il allait mourir quelques mois plus tard après l'avoir vu.

Les gendarmes était venu après un cambriolage chez mon père, j'avais soupçonné sont ancienne femme, après s'être téléphoné, elle avait pour habitude comme il y en a qu'ils le disaient de ce cachée dans la rue afin de nous surveillés(rire), enfin ont avaient jamais eu la certitude que cela se passait comme cela, toujours est-il qu'il y avait qu'avec elle que mon père avait des problèmes.

La porte du garage avait été forcer, les cambrioleurs avaient dérobés les papiers de divorce, de l'argent liquide ainsi que deux ou trois bagues de piteuse qualité, l'or portugais n'était pas très apprécié par bon nombres de personnes, les papiers du divorce pour d'autres choses, elle aurait bien voulu l'envoyé en prison, mais la loi avait changé depuis 2012 je crois et entre mari et femme il y avait eu vol.

Les coups et blessures, toujours la loi, la nouvelle, mon père avait supporté des crédits pour les chèques que madame Ferreira avait signée derrière son dos (rire), moi j'aurais plutôt dit les papiers qu'elle aurait signée, encore du droit et la nouvelle loi, toujours est-il que mon père n'avait pas voulu porter plainte pour ne pas l'envoyé en prison.

Pendant que le procureur de la république classé les plaintes sans suite pour les raisons qu'il me devait être personnels, j'avais vu le policier a plutôt le gendarme venir auditionner la plainte avec son ordinateur.

C'est vrai que pour lui, il se déplaçait, cela n'avait pas été

*C'est ce qu'il s'était dit...*

le cas pour un cambriolage que j'allais supporter quelques années plus tard.

La loi ont ne l'a sauraient jamais, elle été tellement bien maquiller par leurs professionnelles, mon père avait porter plainte mais contre X, moi j'avais dit et mis les choses au clair avec le gendarme que le divorce devait être fait dans les mois qui suivent, le policier me regardait, et leurs commissariat, il me mettait les doutes dessus, et me contestés comme d'habitude pour m'enculé, il continuait à me regardait, la nouvelle loi, elle aussi et les saloperies que s'étaient prouvait bien que l'on ne pouvait pas leurs faire confiance.

Ils étaient bien pour quelques chose, le gendarme, mon père, j'avais fait divorcer un couple séparé depuis plus de cinq ans et le meilleur c'est qu'ils ne vivaient plus sous le même toit depuis qu'il avait trouvée quelqu'un de la région parisienne.

Dans les deux mois, mon père envoya le dossier de divorce au tribunal de la ville où il est né au Portugal.

Un an après, mon père fut divorcé, il mourra 4 mois plus tard, la liquidation de divorce, n'avait pas eu le temps de se faire.

Elle espérait une procédure ou peut être un procès, elle avait dit aux gendarmes qu'il été mort dans sa maison, moi, j'avais demandé quelques renseignements sur le décès à mon père a ma mère.

J'avais demandé le certificat médical au médecin du SAMU qui était venu pour mon père.

Après avoir eu au téléphone le médecin j'avais reçu le

*C'est ce qu'il s'était dit...*

papier chez moi, il était bien mort d'un arrêt cardiaque à 17heures<sup>45</sup>, le certificat médical été truffé de chose, il était inscrit qu'il avait eu les dents et tout de casser par la PJ selon une constatation faite par le médecin alors que je suis artiste.

La loi pour les écrivains, ma famille, ils leurs étaient impossible de leurs cassés les dents, le médecin était beau et bien une saloperie comme ces gens-là.

J'avais publié pour une grande maison d'édition, chez le notaire, elle m'avait fait entrée quand je mettais assis sur une chaise dans le bureau.

Ses frères était venu pour me menacés ou peut-être pour autres choses, j'avais relevé la tête et avais écouter, dans l'étude l'ambiance régné.

Les autres s'étaient assises elle aussi, Ferreira regardait par terre, ma sœur avait attendu et m'avait énervé, du regard, l'avocat à Ferreira avait commencé la discussions, quelques moments plus tard, il m'avait obligé a signé en me hurlant dessus l'acte notarié, mon cousin qui passe un Master en droit, sa licence de droit, en deuxième année à l'université de Reims.

Le notaire avait, après, attendu qu'ils finissent leurs discours(rire), fait sortir les frères Ferreira.

Elle avait tout de même appelé la police au même moment que j'allais sortir de son bureau, à la fin, j'avais signé l'acte et avais regagner mon fourgon.

J'étais sur la route, mon cric était posé sur le planché de mon véhicule, j'avais déposé ma sœur et ma mère à Compiègne, j'étais bien arrivé chez moi.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Je lui avais tout de même dit qu'elle ne pouvait pas vendre la maison parce qu'elle n'était pas calme, je l'avais regardé, elle avait continué à mettre le nez par terre.

Je revenais de la CAF, dans ma rue le Président de la république Sarkozy m'attendait sur le trottoir devant chez moi, la 308 du grand mec qui m'avait appelé et qui m'avait dit qu'il allait me tuer si toutefois je revenais dans cette rue, je n'avais jamais su si s'était un flic ou un autre, le président m'avait parlé, j'avais été tiré par une balle au contrebas de « la poste », tout ce que je savais c'est que la 308 devait être une voiture de Police, et sa grosse mâchoire ressemblait fortement à celle d'un poulet, je n'avais rien dit, Sarkozy y creva un pneu, j'attendais puis il me dit qu'il allait y aller, je remontais chez moi, fermais la porte et m'enferma jusqu'au petit matin.

J'avais envoyé quelques lettres recommandées avec tous les problèmes de ceux de « la Poste » avec l'argent que j'avais demandé à ma sœur et le mien afin de régler quelques problèmes a stoppé quelques souscriptions car le notaire ne faisait rien.

Malade j'allais le devenir, j'avais terminé d'enquêter sur les armes de mon oncle, j'avais entendu dire que sa femme la fille des Philippines à lui que « Pour la succession, les armes », le policier m'avait bien dit cela.

J'avais posé quelques plaintes, étant en succession afin de régler quelques problèmes que j'ai eu dans mon existence d'homme exemplaire et du comportement qu'il n'y avait rien à dire.

C'est vrai que j'étais catholique, le convoitage des femmes

*C'est ce qu'il s'était dit...*

des autres etc....J'avais été quelques heures dans les locaux de la CEPAC afin de régler quelques petits détails et problèmes.

Le CEPAC était un centre d'intérêt pour moi, j'allais apprendre pleins de choses sur la formation de PDG que j'allais avoir, la responsable était entrée dans le bureau ou j'étais avec Mr Beulome, une bombe lacrymogène était poser sur le bureau de la secrétaire sous le comptoir, en 2020 l'achat de ce genre de chose, n'était pas recommandé pour la justice, Mr Beulome nous laisser traîner parfois une bonne année en nous disant au bout de celui-là qu'il n'était pas possible de continuer ou que l'on auraient pas de sous, la formation étant arrêté définitivement, ce qui justifie peut être d'avoir mise une bombe lacrymogène la en attendant le client.

Mr Beulome m'avait bien dit de faire attention, les actions en bourse de ma société m'avait bien fait rire, il aurait déjà fallu que le responsable de la mairie de Soissons me donne le papier d'habilitation a travaillé dans sa commune.

Les actions en bourse de ma société, il aurait déjà fallu que je gagne des sous, puis ensuite la mettre en bourse, prendre des actions, Mr Beulome savait tout, il devait tout savoir, sur tout.

Ma formation de PDG consisté à faire marcher mon entreprise, il avait mis son pied sur le tiroir de son bureau et surtout bien se marrer de ce qu'il savait, j'avais d'ailleurs fait une lettre au juge à ce propos.

Les commerçants qui m'avaient empêché de travailler était tous passer aux assises, et « Vous êtes de la mafia



*C'est ce qu'il s'était dit...*

libanaise », et « Vous êtes de la mafia Camorriste », il me bloquait pour me remettre dans la drogue.

La responsable était repartie, j'étais revenu un autre jour, les cartes de visites étaient accrochées sur le tableau du centre a la création d'entreprise, autant de patrons était un délit au genre de personne que j'étais ; une tasse de la reine de Hong Kong de 1861 trônait dans la vitrine ou les objets souvenir étaient entassés afin de les mettre à la vue de tout le monde, pour les embêter, j'avais dérobé cette tasse pour passer à une émission quelques années plus tard.

Ma camionnette était chargée, tout mon appartement avait été mis dans ma voiture, j'étais le déménageur de tout ce que j'avais été enlever chez Mr Abbar quelques mois avant, la cave qui avait abritait mes meubles pendant 5 années reflétait une personne assez menteur que flatteur.

Une petite annonce avait été mise dans le journal local, appartement studio a loué, charges comprises, avait été mise dans ce journal avec le plus grand intérêt de chacun et de lui-même.

J'avais répondu à cette annonce, bref, j'avais téléphoné et avais discuter avec le bailleur.

Le rendez-vous avait été pris, il m'avait pourtant confirmé qu'il n'y aurait aucun problème, je lui avais affirmé que j'étais aux aides sociaux.

Je mettais déplacer jusqu'à Amiens, il m'avait pourtant indiqué le Boulevard Châteaudun, j'avais eu du mal à trouver, puis sur cette route je m'avais méfié qu'elle était la bonne, j'avais trouvé cette maison, le mur brut m'avait

*C'est ce qu'il s'était dit...*

attiré l'attention.

J'avais vu le bailleur, Le Policier m'avait bien dit dans le commissariat, assez fort pour bien que j'entende qu'il ne m'aimait pas, que c'était à cause de ça qu'il faisait cela.

Son look de bicnic laisser une odeur de sueur sur sa chemise, ce n'est pas avec enthousiasme que j'avais loué cet appartement, j'avais laissé ma bonne volonté aller et avais visité l'appartement, j'avais accepté de le louer.

J'avais bien emménagé dans la chambre qui était à vrai dire une chambre de bonne sous les toits.

L'appartement abritait deux fuites, une au toit et une découverte plus tard sous le robinet du lavabo.

J'avais enquêter sur ce que avait faite Madame Ferreira, suite au décès de mon père et mettais rendu à « la poste » et faire un tour quand deux motos noir, avec leurs conducteurs dessus m'avait tourner autour plusieurs fois au centre-ville, plus tard une femme vêtu de noir cagoulée m'avait tirer dessus à plusieurs reprise, j'avais été quelques années plus tôt dans le hangar qu'abritait le matériel de la police judiciaire et avais trouver les même motos et le même équipements, par instinct j'avais pénétré dans l'enceinte de la caserne avec une cagoule sur la tête afin que si l'on me vois je puisse déguerpier sans que l'on me reconnaisse.

J'étais revenu de « La poste » et avais rencontré une fille.

Tous mes fantasmes presque fait, j'en avais rencontré une autre puis encore une autre.

Plein de boutons sur le corps, je mettais rendu chez mon médecin, puis avais dit d'appelé la presse.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Il mettait impossible que les journalistes le sachent, j'avais préparé mes affaires et était parti une fois mes boutons guéris, ma copine m'avait fait partir de chez moi avec la complicité d'un flic et de son copain, j'avais ranger mon appartement et j'étais parti pour régler quelques petits problèmes.

La route était longue jusqu'à chez moi, après la grosse frayeur, je mettais rendu pour affaire au Portugal, c'est vrai que ma famille là-bas parlaient beaucoup sur les locations qu'avait mon père, il créer même des problèmes, ça ils n'avaient pas le droit, j'avais déposé plainte à ce sujet.

J'étais parti avec des armes régler le problème, le gérant à mon père, son ami d'enfance avait eu ma visite.

Les Portugais n'aiment pas beaucoup que l'on gère ses affaires, les 11 immeubles dont mon père était propriétaire entre la France et le Portugal faisait de moi un bon gérant.

Le gérant des locations à mon père m'avait bousillé, il était passé au tribunal et avait été condamner suite à une plainte que j'avais posé contre lui, les policiers au Portugal faisait le même coup qu'en France, il n'avait pas voulu prendre ma plainte, la peur, les très gros ennuis, j'avais porté toutes mes plaintes et avais écrit au Président de la république en France et au Portugal et avais été interné dans un hôpital psychiatrique au Portugal et en France à cause d'une injection qu'il m'avait faite, C'était devenu un problème d'état avec le président, je n'avais pas encore eu mon argent plus de 11 ans plus tard...

Pour moi j'étais à L'Ouest de tout ce qu'il m'arrivait, j'étais

*C'est ce qu'il s'était dit...*

conscient de tout ce qu'il allait se passer, mais j'avais du mal à anticiper, « Les foudroyés » de son nom que je ne connaissais pas laisser entrevoir le roman de Nathan Fawles vendu à Harding sur l'horloger avec il y a quelques années à la publicité de ce livre l'envie de reprendre son idée d'écriture et de vouloir l'écrire moi aussi pour raconter la vie que j'avais eu, mes passions l'orgueil qui était venu après.

Il m'arrivait de penser à de grands auteurs, il m'arrivait de dire que j'en étais un avec l'envie, le désir sur ce qu'il m'arrive et surtout le temps qui mettait précieux de décortiquer l'œuvre d'un auteur peu connu.

Je m'élançais dans l'ombre d'un doute que je n'allais pas réussir à écrire cette biographie, puis l'horloge tourner autour de moi quand je lançai une belle phrase « C'est ce qu'il m'était dit... » et je pensais à ce qu'il aurait dû se passer.

La biographie était bien réussie avec des heures et littéraire j'arrivais à construire le puzzle qui était le temps. J'avais écrit mon histoire en racontant ce qu'il m'arrivait, ce que je vivais m'avait valu en quelques pages cette biographie que je n'avais pas voulu terminer, trouvant cela pesant, j'avais tout dit avec le tout que je savais.

Cette succession m'avait valu pas grand intérêt avec peut-être tout ce que je savais de ce que l'on pouvait faire au diable, il avait pour tout jugé, ce que bonne enfance ont pouvaient lui faire.

Ma sœur était le handicap à ce que j'étais, avec elle, je savais que la vie serait suicidaire à tel point que je n'avais

*C'est ce qu'il s'était dit...*

pas valu ce qu'elle engendrait sur moi.

L'audace d'un être cher, on appelle un être cher celui ou celle que l'on regrette sa disparition, à ce sujet ont auraient pas pu croire que je vivrais cela avec mon père, un procès d'assise, comme je le disais souvent mais c'est avec lui que j'avais appris à marcher, cela il avait bien fallu que je le fasse avec, on ne choisit pas sa famille.

Une parenthèse sur ce livre, il était bien écrit, je trouvais que j'y avait mis sans doute la meilleure volonté comme le premier ouvrage Monteur sous haute sécurité m'avait fait paniquer à savoir de quoi serait fait pour moi le lendemain.

Je n'avais pas aimé ces livres car ils parlaient de moi et je sais qu'un artiste n'aime pas trop parler de lui, un écrivain si.

Mes œuvres sont pour moi un clin d'oeil à ce qu'il met arriver et sans ça les choses auraient été tourné différemment, un autre jour peut-être.

La tristesse de mes œuvres est celle de ma vie, le clin d'oeil pour moi une œuvre est unique à son auteur mais le choix est universel.

Pour renoncer à mes œuvres je trouve dommage celui qui écrit et qui jette ses feuilles, à condition pour les gardés que ça soit bien écrit.

Une publication c'est le moyen communicatif à l'auteur et ses lecteurs envers lui, à condition qu'il soit publié.

Les livres sont pour moi une sorte de bon temps a passé pour le bien des gens, ils rappellent ceux de Nietzsche qu'il écrivait les autobiographies sur les gens.

*C'est ce qu'il s'était dit...*

Après la mort de mon père j'étais malade sur ce qu'ont disaient, la méchanceté avec la délicatesse d'être courtois avec moi et les autres pour le mieux de mon règlement de ma succession.

« C'est ce qu'il s'était dit... » à cause de ce livre les portes m'ont été ouvertes des maisons d'éditions les plus grandes et pour que je sois connu.

Mon genou quand je pensais à mon livre me faisait mal, la juge me l'avait bien dit et pour mon livre qui me stressé.

Ma famille écrit des chansons sur moi parce que je suis une star et mon oncle rappelle le livre d'Alphonse Aréola ».

Mon écriture raconte le livre sur ma vie et les miens pour ce qu'ils m'ont fait.

Le quatrième de couverture raconte comment une succession a pu se passer pour la connerie des miens.

La photo de couverture est une ruine parce que cela fait vendre et pour vendre il faut dire ce qu'il s'est passait.

Ma maison d'édition veut le prendre pour les journalistes à cause de ma persévérance.

Je n'ai pas raconté ce qu'il mettait arriver parce que moi j'étais de bonne volonté d'écrire un livre et pour les autres le mieux des héritiers et des autres dans ce règlement de succession.

L'héritier que j'étais montrait que les autres étaient réfléchi pour me baiser et pour me désosser, j'avais été à la cafétéria du centre-ville de Nice pour me faire sublimer avec l'audace de me faire connaître.

Pour le mieux réfléchi, les autres étaient en prisons et pour

*C'est ce qu'il s'était dit...*

longtemps pour le mieux de satisfaire ma personne.  
Bon courage pour la biographie écrite par les autres pour  
me satisfaire.





